

FICHE 9 – MONOLOGUES

Voici deux monologues ou tirades qui peuvent servir à l'exercice. Les références figurent au début de chaque extrait.

Texte 1

On ne badine pas avec l'Amour (Musset), Acte II, scène v

Camille

J'ai pour amie une sœur qui n'a que trente ans, et qui a eu cinq cent mille livres de revenu à l'âge de quinze ans. C'est la plus belle et la plus noble créature qui ait marché sur terre. Elle était pairesse du parlement, et avait pour mari un des hommes les plus distingués de France. Aucune des nobles facultés humaines n'était restée sans culture en elle; et, comme un arbrisseau d'une sève choisie, tous ses bourgeons avaient donné des ramures. Jamais l'amour et le bonheur ne poseront leur couronne fleurie sur un front plus beau; son mari l'a trompée; elle a aimé un autre homme et elle se meurt de désespoir. (...) Nous habitons la même cellule, et j'ai passé des nuits entières à parler de ses malheurs; ils sont presque devenus les miens ; cela est singulier, n'est-ce pas? Je ne sais trop comment cela se fait. Quand elle me parlait de son mariage, quand elle me peignait d'abord l'ivresse des premiers jours, puis la tranquillité des autres, et comme enfin tout s'était envolé; comme elle était assise le soir au coin du feu, et lui auprès de la fenêtre, sans se dire un seul mot ; comme leur amour avait languï, et comme tous les efforts pour se rapprocher n'aboutissaient qu'à des querelles; comme une figure étrangère est venue peu à peu se placer entre eux et se glisser dans leurs souffrances, c'était moi que je voyais agir tandis qu'elle parlait. Quand elle disait : « Là, j'ai été heureuse », mon cœur bondissait; et quand elle ajoutait : « Là, j'ai pleuré », mes larmes coulaient. Mais figurez-vous quelque chose de plus singulier encore; j'avais fini par me créer une vie imaginaire ; cela a duré quatre ans; il est inutile de vous dire par combien de réflexions, de retours sur moi-même, tout cela est venu. Ce que je voulais vous raconter comme une curiosité, c'est que tous les récits de Louise, toutes les fictions de mes rêves portaient votre ressemblance.

Texte 2
Bérénice (Racine), Acte 5, scène 7
BERENICE, se levant

Arrêtez, arrêtez. Princes trop généreux,
 En quelle extrémité me jetez-vous tous deux!
 Soit que je vous regarde, ou que je l'envisage,
 Partout du désespoir je rencontre l'image.
 Je ne vois que des pleurs, et je n'entends parler
 Que de trouble, d'horreurs, de sang prêt à couler.
 (*à Titus*) Mon cœur vous est connu, Seigneur, et je puis dire
 Qu'on ne l'a jamais vu soupirer pour l'empire.
 La grandeur des Romains, la pourpre des Césars
 N'a point, vous le savez, attiré mes regards.
 J'aimais, Seigneur, j'aimais : je voulais être aimée.
 Ce jour, je l'avouerai, je me suis alarmée :
 J'ai cru que votre amour allait finir son cours.
 Je connais mon erreur, et vous m'aimez toujours.
 Votre cœur s'est troublé, j'ai vu couler vos larmes.
 Bérénice, Seigneur, ne vaut point tant d'alarmes,
 Ni que par votre amour l'univers malheureux,
 Dans le temps que Titus attire tous ses vœux
 Et que de vos vertus il goûte les prémices,
 Se voie en un moment enlever ses délices.
 Je crois, depuis cinq ans jusqu'à ce dernier jour,
 Vous avoir assuré d'un véritable amour.
 Ce n'est pas tout : je veux, en ce moment funeste,
 Par un dernier effort couronner tout le reste.
 Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus.
 Adieu, Seigneur, réglez : je ne vous verrai plus.
 (*à Antiochus*) Prince, après cet adieu, vous jugez bien vous-même
 Que je ne consens pas de quitter ce que j'aime,
 Pour aller loin de Rome écouter d'autres vœux.
 Vivez, et faites-vous un effort généreux.
 Sur Titus et sur moi réglez votre conduite.
 Je l'aime, je le fuis : Titus m'aime, il me quitte.
 Portez loin de mes yeux vos soupirs et vos fers.
 Adieu : servons tous trois d'exemple à l'univers
 De l'amour la plus tendre et la plus malheureuse
 Dont il puisse garder l'histoire douloureuse.
 Tout est prêt. On m'attend. Ne suivez point mes pas.
 (*à Titus*) Pour la dernière fois, adieu, Seigneur.